



HAL
open science

Entre deux cultures, habiter la ville et la maison. Chap. III. - En ville, en société

Daniel Pinson D. Pinson

► To cite this version:

Daniel Pinson D. Pinson. Entre deux cultures, habiter la ville et la maison. Chap. III. - En ville, en société. Rabbia Bekkar, Nadir Boumaza, Daniel Pinson. Familles maghrébines en France, l'épreuve de la ville, Presses Universitaires de France (PUF), 1999, Le Sociologue, 2 13 050331 4. halshs-02566850

HAL Id: halshs-02566850

<https://shs.hal.science/halshs-02566850v1>

Submitted on 13 May 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Entre deux cultures, habiter la ville et la maison (par Daniel Pinson)

Première Partie de **FAMILLES MAGHREBINES EN FRANCE, L'ÉPREUVE DE LA VILLE**¹
(Ed. Rabia Bekkar, Nadir Boumaza, Daniel Pinson), Paris : Presses Universitaires de France, 1999.

Chapitre III. — *En ville, en société*

Voisinages interethniques

Au-delà du quartier

Les fêtes, lieux de réunion communautaire

La fréquentation des lieux publics

¹ Ouvrage est issu d'une recherche menée pour le Plan construction et architecture (ministère de l'Équipement, des Transports et du Logement) coordonnée par Rabia Bekkar. Daniel Pinson en était l'initiateur et le responsable scientifique.

CHAPITRE III

En ville, en société

Il s'agit d'examiner ici les pratiques qui se développent hors de la sphère domestique, essentiellement dans l'espace urbain, et qui mettent l'immigré et sa famille en relation avec la société française telle qu'elle s'offre dans sa diversité sociale. Comme dans le chapitre précédent, nous partons de la distinction entre l'espace public et l'espace privé du logement. Si cette dernière constitue d'une manière générale une procédure d'analyse pertinente, il est nécessaire de la concevoir sans faire abstraction des relations que ces deux univers entretiennent mutuellement.

Nous en avons tenu compte dans l'analyse des modes d'habiter, lorsque, par exemple, nous envisageons l'approvisionnement pour l'étude des pratiques alimentaires ; de la même façon, nous n'excluons pas l'espace domestique pour aborder les relations sociales, lorsque, autres exemples, le logement sera le cadre de réalisation de réunions festives, lieu d'invitation de jeunes dont la connaissance se sera réalisée dans l'espace public du lycée ou, encore, espace à partir duquel se seront construits, à l'échelle de l'immeuble, les rapports de voisinage.

Précisément nous mettrons en évidence, dans l'espace public, les rapports réalisés tant à partir de la socialisation des différents membres de la famille (aussi bien le groupe familial dans ses relations avec les voisins que les enfants dans le cadre de l'institution scolaire) qu'à partir des relations communautaires développées dans le cadre des manifestations festives et religieuses.

Avec les relations aux autres catégories sociales et ethniques, d'une part, et les liens de la famille à la parentèle et plus largement à la communauté maghrébine, d'autre part, nous avons ainsi les deux pôles principaux de construction des rapports sociaux et de leur effectuation dans l'espace urbain. Il s'agira alors de voir plus précisément comment, d'une part, certaines relations sociales se confortent ou s'effritent dans la sphère communautaire, et ce différenciellement selon les classes d'âge, comment, d'autre part, elles s'enrichissent et s'élargissent avec les groupes exogènes, dans un espace urbain plus largement et mieux maîtrisé.

A cet effet nous aborderons successivement les relations de voisinage, qui traduisent les formes de socialisation avec le collectif habitant à l'échelle immédiate et quotidienne de l'immeuble et du quartier, ensuite les relations opérées par les membres de la famille hors du ménage et du voisinage, en particulier les enfants dans le cadre de leurs activités scolaires ou de loisirs, en troisième lieu l'évolution des liens familiaux et communautaires tels qu'ils peuvent être entretenus par les réunions festives et enfin la participation aux activités offertes par l'espace urbain sur le plan des loisirs et de la culture.

VOISINAGES INTERETHNIQUES

La politique de regroupement familial engagée à partir de 1975 avait comme objectif, parmi d'autres, de sortir les travailleurs immigrés du confinement de célibataires qu'avait favorisé l'immigration de travail. Désormais les familles immigrées allaient peupler les ensembles d'habitat social, dont sortaient simultanément les familles des classes moyennes ou les franges supérieures des classes populaires, en accédant à la propriété. La zup de Bellevue, où nous avons l'essentiel des familles interrogées à Nantes, illustre ce type de situation.

Sur ce plan, bien qu'elles aient souvent été déménagées d'une rue à l'autre de la zup pour permettre les travaux de réhabilitation, quelquefois relativement lourds, les familles immigrées apparaissent parmi les plus stables (ou les plus « captives ») sur le plan de l'installation résidentielle. Quelques-unes, rares il est vrai, sont là depuis la création de la zup.

L'énumération des nationalités, lorsqu'elle est demandée aux familles, illustre le constat statistique global montrant « qu'il y a [dans les immeubles] plus de Français que d'étrangers... » (F. Kadri).

L'Office HLM a de la difficulté à réaliser cet équilibre de population : il participe de la politique de « mélange social » dont se réclame traditionnellement le mouvement HLM. Ce qu'il réalisait autrefois avec les classes moyennes, il faut qu'il le conduise aujourd'hui avec le seul type de population française qui frappe à sa porte : des familles et des individus frappés par la crise économique et déstabilisés par sa durée, les graves conséquences sociales et psychologiques qui l'accompagnent.

Les immigrés ou enfants d'immigrés interrogés sont particulièrement sensibles à cette évolution ; ils notent le départ des Français les plus solvables ; ils enregistrent le maintien de ceux qui n'ont aucune autre issue résidentielle, l'arrivée de ménages atypiques - célibataires, étudiants, familles monoparentales et d'autres familles étrangères.

Les rapports de voisinage tels qu'ils sont vécus et relatés par les familles interrogées sont parfois euphémisés : les immigrés de la première génération auraient cette tendance, cherchant à légitimer leur volonté de bonne entente et d'insertion réussie. L'exemple de ce père immigré, longtemps logé en HLM et ayant achevé sa carrière résidentielle en pavillon, comme les classes moyennes ou populaires supérieures de ces cités, est significatif :

« Depuis vingt-quatre ans que je suis en France, j'ai jamais eu de difficultés avec quelqu'un. Tout le monde me respecte, je respecte tout le monde... Si, des fois, dans le lotissement ! mais c'était un petit problème des enfants, mais c'est rien du tout, ça s'arrange. C'est pas un problème ! Dans le lotissement, je suis le seul musulman arabe, marocain. Tout le monde me respecte, ils me respectent ! Et même des fois, c'est eux qui viennent chez moi me demander quelque chose que tu les as... Je leur rends un service. » (M. Benhaddou.)

Leurs enfants sont par contre beaucoup plus libres pour témoigner des petits accrochages comme des grandes disputes aux accents racistes. Une adolescente témoigne de la situation contrastée existant, d'une part, dans son immeuble et, d'autre part, dans la cage habitée par sa tante dans la même zup. Ses propos montrent comment le nombre d'enfants peut constituer la base de disputes liées à la difficulté de la mère à tenir une aussi nombreuse progéniture :

« Ça toujours été à peu près bien. Il y a eu des petits conflits, mais c'est toujours des tout petits conflits, trois fois rien, quelque chose qu'on résout sur le moment même. Par exemple, un enfant qui élève trop la voix, quelqu'un qu'est pas content, mais c'est toujours des petits conflits !... [Par contre] j'ai une tante qui habite aussi dans le quartier... C'est ma tante par alliance, son mari est le frère de mon père, elle a eu onze enfants, ma cousine aînée est partie, donc elle a dix enfants, dans un tout petit appartement comme celui-là... Ça criait beaucoup, donc je sais que les voisins, surtout ceux du dessus, se plaignaient souvent... » (F. Kassab).

La prise en charge du palier est souvent l'acte social témoin des bons rapports de voisinage. Une mère de famille, marocaine, préoccupée de l'état de l'escalier pour « les gens qui viennent la voir ! », se plaint de sa voisine qui ne lave jamais le palier. Comme les hlm viennent pour les loyers, mais pas pour les conflits de voisinage, et comme on sait bien qu'une telle démarche n'arrangerait pas forcément les choses, le problème reste suspendu à la bonne volonté et à la force de persuasion du mari.

Contrairement à un préjugé fort répandu, les querelles de voisinage n'opposent pas seulement les familles immigrées aux familles françaises : les tensions sont également présentes entre les diverses nationalités maghrébines, et à l'intérieur d'une même communauté nationale la zizanie s'instaure à partir des commérages dont les femmes arabes nourrissent leur enfermement dans le quartier.

Les jeunes filles, avides de liberté, subissent ce contrôle social inspiré par les normes de sujétion qu'imposent les règles de la famille patriarcale, mais elles savent aussi les dénoncer quelquefois avec l'assurance que leur donne l'accès à la connaissance des normes de la société occidentale :

« Les Arabes, ils sont mauvais, on s'entend pas entre Arabes ! Surtout les femmes, il y a une histoire de rien du tout avec une fille... ouais, des vrais commères : "... Regarde, ce qu'elle fait, la fille d'un tel", alors qu'on fait rien ! "Elles donnent une mauvaise image de nous. Elles surveillent ce qu'on fait et tout, alors qu'elles ont des enfants, elles aussi, elles surveillent pas leurs gosses ! c'est ça qui me tue, moi ! C'est nul, mais c'est comme ça !" » (F. Kassab.)

Les accrochages peuvent parfois dégénérer en échanges de propos racistes que les jeunes immigrés ne sont pas quelquefois sans provoquer ou attiser, se sentant, comme anciens de l'immeuble, une certaine légitimité devant des nouveaux locataires « mauvais coucheurs », probablement dépités d'avoir été assignés en HLM, « au milieu des Arabes ».

On notera alors avec quelle aisance, à propos d'une querelle avec sa voisine, cette jeune fille remet le critère ethnique à sa juste place dans la conception qu'elle développe d'une humanité dont la diversité est rapportée à une personnalité individuelle et non à une appartenance raciale :

« Elle était pas raciste, raciste, mais quand elle s'engueulait avec nous, elle voyait ça, tout de suite elle disait : "Ah, qu'est-ce que vous faites ici, retournez chez vous ! Vous faites du bordel ici !" Elle fréquente des blacks, des Arabes et tout... Elle fréquente toute race, mais dès qu'elle s'engueule avec une race différente de la sienne, tout de suite elle leur dit : "Qu'est-ce que vous venez foutre ici ? Retournez dans votre pays ! Vous venez nous faire chier !" Alors moi, j'aime pas ça ! Moi, quand je m'engueule avec quelqu'un, je lui parle pas de sa religion ou de sa race : je m'engueule avec lui, parce que c'est lui qui

me fait chier, c'est tout ! (*Rires.*) C'est vrai ! ... Il y a des bons et des mauvais partout ! » (F. Kassab.)

La ZUP de Bellevue, comme bien d'autres quartiers HLM de la ville de Nantes (Les Dervallières, Malakoff...), s'est forgé une solide et très exagérée réputation de « ghetto arabe ». Certains jeunes couples d'origine maghrébine, qui habitent la ZUP de Bellevue, vivent pour leur part cette image comme un repoussoir, considérant que, en dépit des faits objectifs, l'image est plus dissuasive que la réalité elle-même :

« Bellevue, c'est le quartier maghrébin, c'est le quartier des immigrés... Quand on a commencé à chercher l'appartement, j'étais à la mairie. Je leur dis : "Moi voilà, je veux tel quartier !" Elle [l'employée] me dit : "Oui, mais si on vous donne Bellevue"... Je lui dis : "Bellevue, il en est pas question ! Dans ces quartiers, qui c'est que vous mettez : les Arabes, les Turcs, les Espagnols, les Portugais, et les Français vraiment de basse classe. Je n'ai rien contre ces gens-là. Je suis une Arabe et fière de l'être, mais par moments, il ne faut pas mélanger les torchons et les serviettes !"... » (Mme Essarahoui).

Ce jeune couple fait partie d'une catégorie d'émigrés plus tardive (années quatre-vingt), souvent dotés d'un niveau de formation équivalent au baccalauréat, mais n'ayant pu poursuivre leurs études, contraints à la recherche d'emplois sous-qualifiés en regard de leurs diplômes. Bien qu'en situation économique précaire, ils s'identifient plutôt aux classes moyennes et aspirent très fortement, malgré un attachement non dissimulé à leur culture d'origine, à l'intégration sociale. La situation résidentielle en constitue une des garanties essentielles, mais dans ce cas imparfaitement réalisée puisqu'ils habitent malgré tout la zup, même si c'est dans un ensemble de qualité légèrement supérieure aux HLM de l'Office public.

Les changements de population, lorsqu'ils sont vécus sur un temps suffisamment long, donnent aux immigrés la conscience d'une progressive dégradation : le départ des Français des catégories intermédiaires ou de l'aristocratie ouvrière, leur remplacement par les victimes de la crise, parmi lesquels les immigrés ne sont pas les moins nombreux, en particulier ceux qui viennent de nouveaux pays d'immigration (Turquie, Asie du Sud-Est), et ce dans un contexte général de vieillissement du quartier et de baisse de sa population, constituent autant de signes qui, dans la perception de l'immigré, lui donnent le sentiment d'une réclusion dont il est la première victime.

L'image du ghetto est alors toute proche, menaçante, vécue par cette jeune d'origine marocaine comme fantasme d'une stratégie calculée d'abandon, conduisant à l'autodestruction des populations d'origine immigrée :

« Ici, c'est pas un quartier où il faut parler de racisme : il y a trop d'étrangers ici ! Et ce que je suis pas d'accord aussi, c'est ce qu'ils veulent faire à Nantes : tous, tous nous regrouper dans un quartier !... Moi ce que j'ai l'impression, c'est que, plus ils rénovent, plus ils veulent laisser les Français et nous, nous virer. Et nous laisser un quartier qu'est pas du tout rénové, et nous laisser nous tous entre nous, en train de nous entre-tuer ! » (F. Kassab.)

L'irrationalité d'une telle crainte montre en même temps, chez ces jeunes, leur refus du repli communautaire. Car, si les parents multiplient les occasions de rencontres communautaires, pratiquant à l'envi les lieux de commerce ethniques (le marché de Bellevue) et les rencontres festives, tant religieuses que familiales, les jeunes issus de l'émigration aspirent à un éclatement résidentiel plus favorable à leur intégration sociale et à l'évitement du contrôle de la communauté maghrébine :

« Plus on est loin, mieux c'est ! On s'entend mieux, parce qu'on se voit rarement ! On a pas beaucoup de choses à se raconter parce qu'on n'a pas vécu toute la semaine ensemble, on a rien à raconter de spécial ou de trucs comme ça... » (F. Kassab).

AU-DELA DU QUARTIER

Les immigrés de la première génération, de même qu'ils ont tendance à présenter positivement leurs relations de voisinage, donnent une réponse très opportuniste lorsqu'on les interroge sur la nationalité des personnes avec lesquelles ils entretiennent des relations étroites. « Moitié avec des Français, moitié avec des Maghrébins » est la réponse standard apportée à ce type de question. Là encore le souci de démontrer sa volonté d'insertion est plus important que celui d'une information conforme à la réalité. Ainsi lorsqu'une adolescente prétend avoir plus de relations avec des copines maghrébines qu'avec des copines françaises, le père s'empresse de rectifier : « 50/50 ». Mais il se trouve bien obligé de reconnaître par ailleurs qu'il n'a jamais été invité par une famille française.

Les jeunes gens et jeunes filles, de leur côté, se trouvent objectivement dans des situations sociales, en particulier en établissement scolaire, qui les mêlent de fait à des enfants d'autres origines ethniques. Et si, dans le primaire, la proportion des enfants de parents immigrés reste souvent très forte et même majoritaire en regard des enfants de parents français, ce rapport ne cesse de décroître lorsque l'on passe au collège puis au lycée.

Une nette distinction s'opère cependant entre les filles et les garçons. Le repli domestique, reconnu par elles-mêmes, des premières, largement intériorisé sous l'effet de l'éducation parentale, s'oppose en effet à l'*habitus* inverse des garçons qui sont très présents dans le quartier à proximité du logement familial. Alors que les filles réalisent plus volontiers leur relation au lycée, espace légitime de sortie, c'est bien plus à l'échelon urbain de la proximité résidentielle que dans l'espace, plus large dans son recrutement urbain, du lycée que se réalisent les relations amicales des garçons.

Ainsi les relations d'Ahmed se sont-elles construites dans le quartier « à force de rester dehors, de se voir dehors... ». Praticien assidu du basket, du handball et de la musculation, il a comme meilleur camarade un autre Algérien comme lui et du même âge, qui habite aussi le quartier. Ils sont souvent ensemble, font du sport ensemble, et ont comme sujets favoris de discussion « le sport, le chômage, les voitures, l'argent... ».

La contrainte de présence au foyer, inculquée aux filles comme norme de comportement, les amène, en dépit d'une ouverture culturelle étonnante et l'aspiration à un libre développement de leurs relations amoureuses, à présenter par exemple leur sœur aînée comme leur meilleure amie ou à reconnaître une réalisation tardive de relations hors la sphère parentale.

Pour beaucoup d'entre ces jeunes filles, l'évasion du foyer familial reste toujours problématique. Une jeune Algérienne (A. Djilali) dit ne pas connaître beaucoup de monde à Bellevue, alors que ses parents y habitent depuis la création de la ZUP. Elle s'est fait des camarades au lycée, mais qui n'habitaient pas dans le quartier. Depuis, à l'Université, elle s'est fait d'autres copains qu'elle ne voit qu'en fac.

Même si le père n'est plus un obstacle à un éventuel départ du foyer, ou à l'élargissement des occasions de rencontre, comme dans cette famille où il faut seconder une mère chargée d'une nombreuse famille après le décès du « chef de ménage », la mise

en acte de l'indépendance est difficile, autant pour des raisons d'absence d'emploi qu'un fort attachement à la mère. L'émancipation reste par conséquent dans le simple état d'une tentation : elle ne trouve guère à se réaliser autrement que d'une manière imaginaire en s'alimentant de l'aventure anglaise de la meilleure amie unie à un Noir immigré en Grande-Bretagne, et ce à l'insu des parents.

Si pour cette jeune fille (F. Kassab) la relation privilégiée est entretenue avec une amie proche par l'origine ethnique et l'enfance partagée, mais lointaine par le pays de résidence, et l'exemple d'union en rupture totale avec les règles de la famille maghrébine, une autre jeune fille (F. Kadri) cultive pour sa part des relations privilégiées avec une amie française, originaire de la campagne. On assiste alors d'une manière paradoxale à un renversement des rôles, puisque c'est pratiquement l'étrangère qui initie au monde urbain, à la ZUP, la Française, cette autre étrangère dans son pays, en tout cas au milieu urbain, qu'est cette jeune étudiante issue de milieu rural :

« J'ai une très très bonne amie... dès qu'on a un peu de temps, on essaie d'être ensemble. Elle est à la fac, en psycho. alors elle, elle est Française, elle vient des Herbiers, un petit bled, comme on dit, et c'était très referme, il y a pas d'étrangers là-bas... Donc, elle est arrivée ici, c'était nouveau, par exemple pour elle, déjà Bellevue était nouveau, donc, c'est bien, moi je lui apprends beaucoup de choses, je lui parle. Quand elle est venue là, déjà, elle était étonnée... Elle a une chambre chez des propriétaires, et elle est typiquement française, elle n'a rien, absolument rien d'étranger, c'est une Française. Elle me pose des questions sur mes origines, et moi je pose des questions en psycho, c'est intéressant, quoi !... » (F. Kadri).

Ce cas démontrerait que l'intégré n'est pas toujours celui qu'on croit : la jeune Marocaine trouve dans cette jeune fille, qui est à peine sortie de sa Vendée profonde, la Française étrangère, ainsi considérée, dans l'image d'elle-même que lui renvoie cette amie-miroir, comme l'étrangère française.

LES FÊTES, LIEUX DE RÉUNION COMMUNAUTAIRE

Alors que les rapports de voisinage, plus ou moins bien orientés par une politique d'attribution des hlm inspirée par la philosophie du « mélange social », d'une part, la scolarisation des enfants d'immigrés, d'autre part, contribuent à fondre les relations sociales des familles maghrébines dans le corps de la société française, les fêtes, qu'elles soient de nature strictement religieuse ou de nature familiale, constituent de puissants facteurs de ressourcement de la communauté maghrébine à la culture de la région d'origine.

Elles donnent en effet l'occasion de réunir largement les familles autour de convictions confessionnelles ou de rites exclusivement spécifiques à la communauté musulmane ou autour de pratiques rituelles, telles que la circoncision, qui ne connaissent pas d'équivalent dans les familles chrétiennes. En réalité, ce ne sont que certaines de ces fêtes qui sont ainsi reconduites, et ici encore, sur la pression des enfants, doivent s'y additionner les fêtes françaises. Certains pères, soucieux d'assurer l'égalité de leurs enfants avec les enfants français, ne sont pas sans pester contre les dépenses qu'occasionne cette multiplication d'occasions festives.

Le Ramadan et la grande Fête du mouton conservent une intense vitalité, mais ils semblent rester les seules fêtes qui soient encore largement pratiquées au pays d'accueil. Les immigrés de la première génération sont les plus actifs dans la

préservation de l'ensemble des règles et des aspects protocolaires qui structurent les rituels de déroulement du jeûne.

Même des couples immigrés plus jeunes affirment aussi leur attachement au respect des pratiques traditionnelles qui scandent le temps du Ramadan. Pourtant l'exécution scrupuleuse des interdits qui fondent cette fête s'avère d'autant plus difficile à observer qu'elle se réalise dans une société où la majorité de la population ne partage pas cette pratique, à la différence du pays d'origine.

Les entorses aux rituels semblent pourtant se multiplier, comme autant de signes d'affaiblissement du sentiment religieux et d'abandon des coutumes alimentaires qui l'accompagnent. Certains immigrés de la première génération ne sont pas sans participer à ce relâchement. En fait l'accomplissement du jeûne perd d'autant plus de force qu'il peut s'installer lui-même sur une foi parfois ébranlée, plus souvent dépouillée des rites traditionnels qui l'accompagnent.

Le contexte de société, l'immersion de la famille maghrébine dans un univers social qui dissocie la vie quotidienne et les pratiques religieuses, celui d'une démocratie laïque, ne constituent pas l'environnement qui encouragerait les enfants à prendre exemple sur la fidélité des parents, d'autant que la souplesse de la règle coranique qui concerne certaines catégories de personnes (les femmes enceintes, les malades et les enfants) trouve en France des raisons d'être encore étendue.

Sur le plan familial, le mariage et la circoncision semblent les deux cérémonies auxquelles les immigrés veulent attacher le maintien d'un éclat et d'une célébration empreints de toutes les marques de la tradition.

Le mariage est pour sa part fortement inscrit dans la règle de l'endogamie et, ici encore, les mariages à forte dimension festive, mentionnés par les familles interrogées, ne peuvent concerner qu'une union « présentable », légitime en regard de la règle patriarcale. Le mariage traditionnel est donc une manière de renforcer le caractère communautaire des liens entre familles immigrées : d'abord en unissant deux familles appartenant à la communauté elle-même, et ensuite en réunissant la communauté pour en être témoin et préparer d'autres unions de même type à cette occasion.

Le mariage de la fille d'émigrés a encore plus de force lorsqu'il est célébré dans le pays d'origine, le déploiement de la cérémonie festive pouvant trouver au pays d'origine de meilleures conditions d'accomplissement des rites traditionnels et manifester auprès de la famille restée au pays une garantie de fidélité à la tribu de la part du membre qui s'en est temporairement éloigné. Lorsque le mariage se déroule en France, on s'efforce de lui garder la même ampleur. A défaut de pouvoir louer de grandes salles, les familles se prêtent leurs logements.

La circoncision est un rite spécifique des sociétés patriarcales. Cette pratique n'a pas d'équivalent dans les cultes chrétiens et constitue par conséquent un rite distinguant de la communauté musulmane (d'ailleurs partagé par la communauté juive). Bien qu'il soit aussi désaffecté que le jeûne, sa réalisation conserve encore une relative vigueur, si l'on se réfère aux témoignages apportés par les familles interrogées. Là encore les activités festives qui accompagnent l'opération rassemblent largement la communauté et l'on peut considérer que l'acte lui-même, comme les démonstrations qui l'entourent, ne sont pas sans véhiculer une signification symbolique très forte : ils visent à rappeler la virilité intacte des familles immigrées en situation migratoire, la capacité de perpétuation de cette même communauté en terre d'émigration. Virilité et virginité

seraient ainsi des vertus de vitalité, d'identité et d'intégrité communautaires, garanties par le maintien des pratiques rituelles de la circoncision et du mariage.

L'une des manifestations les plus éclatantes de l'importance encore donnée à ces pratiques nous a été livrée par une mère de famille (Mme Kassab). Cette femme avait perdu son mari dans un accident survenu lors d'un des voyages annuels qu'il accomplissait seul ou avec sa famille vers le pays d'origine. A l'évidence la circoncision du fils, l'éclat donné à la cérémonie tenue au Maroc sont à interpréter comme l'expression de son propre désir de faire revenir une virilité disparue dans le foyer familial. Lors de l'enquête, elle a fièrement apporté les photos du petit frère « sur le cheval » au milieu du cortège fêtant sa circoncision. Pour réunir les nombreux invités (une quarantaine de personnes) conviés à la fête, une tente avait été louée, les services d'un orchestre sollicités. Des extraits d'une cassette vidéo de trois heures consacrée à l'événement nous ont également été présentés.

L'existence de ce matériel est non seulement destinée à la conservation d'une mémoire, elle est aussi le moyen d'une démonstration au pays d'émigration. Une des raisons de la tenue de la fête au Maroc, c'est aussi qu'il était impossible de lui donner cette ampleur et ce caractère traditionnel en France, dans le contexte d'une société qui aurait mal compris le sens de cette fête.

Ce qui est par ailleurs intéressant, c'est le dédoublement de la cérémonie : l'opération chirurgicale a été effectuée en France, à l'hôpital, et la fête rituelle au Maroc. Cette répartition constitue une manière très opportune de concilier la modernité occidentale et la tradition maghrébine en situation migratoire. De fait, les techniques modernes de la circoncision supplantent l'amateurisme des divers exécutants requis au Maroc pour cette opération chirurgicale, et ce pour le bénéfice de l'enfant soumis à ce rite de passage dans le monde des hommes.

La spécificité de l'acte exige désormais un spécialiste compétent, et la souffrance de l'enfant ne participe plus des critères de virilité qui justifiaient son exécution sommaire à vif. Un chirurgien de cette qualité exerce à Nantes et sa notoriété atteint l'ensemble de la communauté musulmane de l'agglomération. Cette renommée, le nom transmis de famille en famille contribuent aussi pour leur part à tisser et à renforcer le réseau de la communauté arabe dans l'agglomération.

« Il s'est fait "circonciser" ici, et ils ont tous fait la fête là-bas [au Maroc]... parce que là-bas, c'est à vif, ils dorment pas, ils voient tout, ça les traumatise, à cet âge, ils s'en rappelleront toute leur vie, hein ! Et ma mère, elle veut pas ; elle préfère qu'ils voient pas et qu'ils sont endormis... C'est fait en chirurgie et c'est un musulman qui fait ça... il est spécialisé là-dedans, à l'hôpital, il vient et il les opère... D^r K... ! » (F. Kassab.)

La double cérémonie de l'exemple précédent semble cependant quelque peu exceptionnelle dans son intensité cérémonielle, notamment au Maroc. Si le rite de la circoncision conserve une vigueur certaine, la fête se déroule généralement en France avec une ampleur variable, et plus rarement dans les deux pays.

Pour la famille Kadri, qui avait donné tellement d'importance au mariage de la fille aînée, célébré au Maroc, la circoncision du, petit frère, réalisée en France, a pris le caractère d'un événement plus banal. Dans la famille Ouazzani, le dernier des garçons, âgé de sept ans, n'a pas encore été circoncis, mais l'opération ne saurait tarder, et elle se fera d'abord en France. Les parents comptent inviter quarante personnes, des voisins. La mère a l'intention d' « acheter un mouton et des poules », et, pour ses parents restés là-

bas, de faire une petite fête pendant les vacances. Ici, ce sera de la cuisine marocaine. Mais il y aura aussi, au dire de cette personne, des Français, des voisins.

LA FRÉQUENTATION DES LIEUX PUBLICS

La fréquentation de l'espace public confirme la plus grande pratique de l'espace de proximité, celui du quartier, par les garçons, et le repli relatif des filles, ponctué de rares échappées dans le centre-ville.

Les activités sportives apparaissent centrales dans les occupations des garçons, même si, en présence de leur mère, qui se déclare hostile aux sorties en ville, certains garçons se sentent obligés de justifier leur sortie par l'intérêt d'un soutien scolaire :

« Je vais pas sur Bellevue même, je vais à La Harlière parce que c'est les copains du lycée. Les copains du lycée, je les rejoins... dans un quartier qui est proche du Sud-Bellevue. Il y a un local là, où on peut faire ses devoirs. Mais il y a aussi une salle de musculation à Bellevue ! » (O. Ouazzani.)

Représentative de ses congénères, Fatiha Kassab - qui vit très près de sa mère - déclare ne pas souvent sortir en ville : « Que quand j'ai des choses à faire, des fringues à acheter, à Promod, à La Redoute, partout, quoi ! » Elle dit ne pas aimer les boîtes, et leur préférer les petites sorties, mixtes, dans un logement privé. La visibilité y est moins grande et le contrôle des hommes maghrébins neutralisé :

« On va en ville, on se donne rendez-vous en ville, on va prendre un pot en ville, soit chez un copain et une copine... »

Une autre jeune fille pratique essentiellement le théâtre dans le cadre du lycée (F. Kadri) et une troisième (A. Djilali) fait de la musculation en centre-ville. La même jeune étudiante dit aussi aller au cinéma, l'interdit paraissant essentiellement porter là encore sur les boîtes :

« Il y a des choses que je dois faire, d'autres pas. Je sais que j'ai pas droit de sortir en boîte, ça c'est sûr... Mais j'ai le droit d'aller au cinéma, d'aller voir des amis, même le soir, si je préviens. Non ils ne me surveillent pas [ses frères]... » (A. Djilali).

En dépit de cette dénégarion, les grands frères sont maîtres dans la confiscation de la parole, lorsque l'enquête réunit filles et garçons et qu'elle aborde la fréquentation des lieux publics. Le discours se fait alors sentencieux, général et enfouit la possibilité d'extraire de l'information concrète sous l'autorité de la mâle parole de l'aîné :

Le frère aîné. — Dans le monde arabe, les cafés, ça n'existe pas, dans les pays arabes, vous avez des petits restos, c'est un genre de café, mais c'est pas un café. C'est un lieu où on peut boire du thé, du café, toutes les boissons pas alcoolisées. Mais... pour des familles qui vraiment gardent leur religion, ça c'est des endroits non fréquentables, ça c'est clair et net ! (M. Hassani.)

Pour ces grands frères en charge de famille, le réseau des activités communautaires constitue une alternative considérée comme positive pour encadrer les occupations des jeunes. Elles permettent de refouler le fantasme de la boîte, avec ses alcools et sa drague, mais leur existence ne paraît pas avoir de continuité assurée, même si elles se reconstituent sous d'autres formes et d'autres appellations.

Ces activités rassemblant la communauté se réalisent ainsi sous des formes plus libres, à l'occasion de soirées maghrébines où se produisent des chanteurs de raï. Une jeune Oranaise regrette de ne pas avoir accompagné ses belles-sœurs qui sont allées au

concert récent de Cheb Khaled et Cheb Mami : « Elles ont filmé, c'était très intéressant... » (Mme Mostapha.) Dans le même esprit, certaines participent à des soirées costumées de l'association Alpaga et beaucoup trouvent un espace de rencontre communautaire au niveau du quartier dans l'émission de radio que présente l'un des leurs, Karim. Il s'y diffuse des chansons algériennes, marocaines, du raï et sur un simple coup de fil, Karim passe à ses auditeurs les chansons de leur choix.

Au terme de ce chapitre, on voit mieux comment, des voisinages de la cité aux ondes FM d'une radio de quartier, se construisent différenciellement l'espace social des parents et celui des enfants. Ainsi, en même temps qu'il sortait le primo-migrant du confinement du foyer ou du meublé, le regroupement familial dans les ensembles d'habitat social a engagé leur intégration dans la société française, en multipliant, surtout pour leurs enfants, les possibilités d'un accès à la culture occidentale, tant par le système scolaire que par l'expérience résidentielle en cohabitation avec des familles françaises. Cette dernière, d'abord partagée avec des familles d'horizon social diversifié et souvent économiquement plus favorisées, est aujourd'hui, après le départ des familles en attente d'accession, confrontée à des cohabitations bien plus difficiles, au milieu de ménages frappés par la crise.

Dans ce contexte régressif, les familles immigrées résistent par l'appui qu'elles peuvent trouver dans les liens communautaires. Sous cet angle, les fêtes traditionnelles, religieuses et familiales, créent des occasions nombreuses de réunions. Les jeunes rencontrés n'échappent pas à la puissance de leur efficacité, et d'une certaine manière, en bénéficient, sans pour cela renoncer aux avantages du développement de leur liberté personnelle, qu'ils peuvent trouver dans un élargissement de leurs relations, par le collègue, le lycée, le sport, et les amitiés interculturelles qu'ils tissent dans ces milieux.

Ce chapitre fait partie de l'ouvrage :

FAMILLES MAGHREBINES EN FRANCE, L'EPREUVE DE LA VILLE

(Ed. Rabia Bekkar, Nadir Boumaza, Daniel Pinson)

Presses Universitaires de France, 1999

Collection « Le Sociologue » (Georges Balandier)

SOMMAIRE

Introduction

PREMIÈRE PARTIE

Nantes, entre deux cultures, habiter la ville et la maison

(par Daniel Pinson)

CHAPITRE I. — *Émigrer, reformer une famille*

Avant l'émigration, l'exode rural

De grandes familles en décroissance

CHAPITRE II. — *Dans le logement*

Occupations hybrides

Alimentation bigarrée

Corps en liberté

Chapitre III. — *En ville, en société*

Voisinages interethniques

Au-delà du quartier

Les fêtes, lieux de réunion communautaire

La fréquentation des lieux publics

Chapitre IV. — *Acculturation occidentale*

Langue, culture, identité

Une identité trouble

Les perspectives d'avenir des jeunes

Les projets résidentiels

Chapitre V. — *La maison d'un retour improbable : grande demeure ou résidence secondaire ?*

Nomadisme prolongé et sédentarisation inachevée

La maison de retour comme projet économique et familial

Le retour certitude, hésitation, renoncement

La mutation en résidence secondaire

DEUXIÈME PARTIE

Lyon

habiter dans l'urbain et le quotidien des Algériens propriétaires

(par Rabia Bekkar)

Chapitre VI — *Espaces et pratiques culinaires*

Génération, goûts et pratiques

Lieux et manières de table

La préparation du repas le nomadisme

Une messe culinaire

Chapitre VII — *Le positionnement des femmes*

Une certaine idée de la féminité

Territoires des femmes

Les espaces intermédiaires : jardin, terrasse, véranda
Pratiques d'entretien

CHAPITRE VIII. — *Sphère privée : aménager, reformuler les lieux*

Le salon et la salle à manger

L'espace des enfants

Les espaces des soins corporels

Chapitre LX. — *Sphère privée, sphère publique : oppositions et gradations*

Les régions basses

Les régions hautes

Chapitre X. — *Les lieux repères du quotidien*

La maison : un conservatoire culturel ?

Mise en scène de l'altérité et rapports de voisinage .

La maison, espace-temps de la secondarité ?

Les pratiques de sociabilité et les sorties dans l'espace public

Lieux d'authenticité

Chapitre XI. — *Entre ici et là-bas : établissement en France et projet de retour*

Les stratégies résidentielles

Projets de retour et mobilisations familiales

Chapitre XII. — *Deux figures singulières*

Leïla ou la nécessité de penser l'ubiquité sociale ...

Malika, ruptures objectives, condamnations subjectives et (mais) hybridités culturelles

TROISIÈME PARTIE

Grenoble

approche comparative en Dauphine : Marocains et Kabyles

(par Nadir Boumaza)

CHAPITRE XIII. — *Deux situations migratoires*

Le logement dans le projet migratoire

Les familles marocaines : une mutation en cours ...

Les familles kabyles : la migration pérennisée

Le sens des trajectoires, l'impact sur la société d'origine et la fixation aux lieux

Chapitre XIV. — *Organisation et pratique de l'habitat*

Différenciations

Le dualisme dehors/dedans des Marocains

Le logement des Kabyles : la frontière est ailleurs ..

Au-delà du logement, le quartier

Le rapport à la ville : une pratique très commerciale

Conclusion